

NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR LA VIE DU GENERAL LA FAYETTE

Aux idées libérales des fondateurs de la révolution française, avaient succédé de bizarres théories, et des lois absurdes et barbares. Mais malgré tout, les principes desquels on était parti d'abord, n'en ont pas moins germé; la nécessité d'une grande réforme, qui doit assurer le bonheur des peuples, n'en est pas moins restée constante pour tout ce qui sait penser; l'amour de la patrie n'en est pas moins devenu le sentiment premier des Français, et si d'avoir importé de tels préceptes est, aux yeux des fauteurs du despotisme, le crime de La Fayette, c'est le premier de ses titres à ceux des amis d'une sage liberté. Quoiqu'il en soit, la terreur a passé comme la foudre; l'empire qui avait ramené l'ordre et vengé la gloire nationale a passé; le reste passera de même! Mais le patriotisme dont La Fayette a donné l'exemple, les principes libéraux qu'il a introduits à son retour d'Amérique, et qu'il a sans cesse cultivés, sont gravés dans les cœurs de presque tous les Français; ils sont devenus ineffaçables! Le siècle marche enfin, et les vains efforts de certains gens pour le faire rétrograder n'auront d'autre effet que celui d'imprimer une plus forte haine contre le despotisme des uns, contre le fanatisme des autres, et contre l'absurdité de tous.

Les services et qu'il avait rendus à son pays le héros d'Amérique n'étaient encore appréciés que du petit nombre; ils n'avaient pas attiré de suite sur lui la reconnaissance des Français lui ont vouée depuis. En butte à la calomnie, victime de son attachement à la constitution qu'il avait juré, dénoncé, poursuivi, sans espoir enfin d'échapper à la vengeance des Niveleurs, il fut contraint de fuir un sol volcanique et de chercher, sur une terre étrangère, un abri pour ses jours.

Averti du départ des Commissaires Conventionnels, il quitta son armée avec M. M. de Lameth et De Latour Maubourg, Officiers Généraux sous ses ordres, et ils s'acheminèrent vers la Hollande, où ils espéraient trouver sûreté. Mais ils tombèrent dans un piège autrichien, qui, après leur avoir fait subir nombre de mauvais traitements, les livra aux Prussiens, qui les confinèrent d'abord à Wezel, ensuite à Magdebourg. Vaincu par les Français, et redoutant qu'un jour le gouvernement revenu à des sentiments d'honneur et d'équité, ne réclamât des citoyens si dignes de l'intérêt de leur patrie, la Prusse les remit à l'Autriche, qui les fit transférer dans les sombres prisons d'Olmütz.

La Fayette fut livré secrètement à ceux qui devaient le transporter, et l'on prit à son sujet des précautions, et l'on dut lui faire sentir ce qu'on lui réservait. Personne n'eût connaissance ni du prisonnier, ni du lieu vers lequel on le dirigeait. Il arriva ainsi à Olmütz, en Moravie, sans laisser aucune trace qui pût révéler son destin.

La barbarie du moyen âge semble avoir dicté les ordres du cabinet de Vienne, et l'on s'étonne d'avoir vu des nos jours le souverain d'un grand empire descendre à de si basses vengeances. On plongea donc le vainqueur de Cornwallis, celui qui naguère était chéri de deux grands peuples; on plongea La Fayette dans l'humide et ténébreux cachot que lui avait destiné ses persécuteurs. Mais ce n'était pas assez, et pour augmenter ses angoisses, ses geôliers lui signifiaient qu'il ne verrait plus que les murs de ce sombre réduit; qu'il n'y aurait aucune connaissance des événements; et qu'il ne lui parviendrait jamais aucune notion sur ses compagnons d'infortune, ni sur sa famille! en même temps, comme pour lui faire

mieux sentir l'horreur de sa situation, on lui enleva toute espèce d'instrument offensif avec quoi il eût pu tenter de s'affranchir de pareils tourmens. Mais son âme était supérieure à de semblables épreuves; sa constance, sa vertu triomphaient à la fois des souffrances physiques et morales; et ni le souvenir déchirant d'une famille adorée, ni les inquiétudes plus poignantes encore qu'il avait sur le sort de personnes si chères livrées aux tourmens révolutionnaires, rien ne put abatre sa noble fermeté. Insensible aux outrages, aux privations les plus cruelles, inaccessible aux regrets d'un destin brillant, ou d'une vie opulente et commode, toutes ces pensées se portaient vers sa patrie opprimée, et vers sa famille en péril.

Tandis qu'il était en Autriche l'objet d'indignes et cruelles persécutions, on confisquait en France tous ses biens; on jetait sa femme en prison, et l'on punissait de mort ceux que l'on accusait de Fayettisme. Ses amis ignoraient son sort; le Comte de Lally Tolendall avait fait de vains efforts pour se procurer quelques lumières à cet égard; quand il fit par hasard, à Londres, la rencontre du Docteur Ersk Bollman, honnêtement Mde. de Staël, avait employé à sauver le Comte L. de Narbonne des dévastations du 10 Août, et qui était parvenu à le conduire en Angleterre. Ce fut sur ce personnage que le généreux Lally Tolendall jeta les yeux pour l'employer à la recherche de son illustre ami. L'agent de l'Europe sans découvrir aucune trace de celui qu'il cherchait. Tout ce qu'il put alors recueillir fut que le gouvernement Prussien avait remis La Fayette à l'Autriche, et qu'on l'avait transféré. Mais vivait-il encore? Où respirait-il captif? L'on ne pouvait pénétrer l'obscurité dont était enveloppé son destin.

Ses amis ne perdirent pas courage; au mois de Juin 1794, Bollman fut réexpédié pour faire de nouvelles recherches. Il dépista la marche qu'avaient suivie les prisonniers vers la frontière de Prusse; et lui parvint à y découvrir que l'escorte autrichienne qui les avait reçus s'était dirigée sur Olmütz, place forte de Moravie, aux confins de la Silésie. Encouragé par cette découverte, Bollman se rendit à Olmütz, où il apprit en effet qu'on gardait, dans le fort, plusieurs prisonniers d'importance; et comparant les précautions étranges dont on lui fit le détail, avec celles qu'il savait qu'on avait gardées pour le transfèrement des prisonniers livrés par la Prusse, il ne douta plus que La Fayette ne fut l'un d'eux. Mais outre que cette conclusion n'était pas sans objection, il sentait combien il était difficile, et même dangereux de rien entreprendre pour sa délivrance. Néanmoins il poursuivit son dessein, et l'accès qu'il sut se procurer auprès du chirurgien du fort, lui ayant fait acquiescer la certitude de ce qu'il soupçonnait, il conçut un plan qu'il serait trop long de détailler; il le confia à un jeune américain nommé Hugo, qu'il associa à sa noble entreprise; et dès lors ils travaillèrent sans relâche à lier des intelligences avec le prisonnier. Y étant parvenus avec des peines infinies, ils profitèrent d'une promesse qu'on lui faisait faire, en vue de rétablir sa santé délabrée, et ils réussirent à l'arracher des mains de ses gardiens. Les détails de cet enlèvement, ceux des obstacles qui firent échouer une entreprise si hardiment conçue, seraient sans doute d'un puissant intérêt; mais ils excéderaient les bornes d'une simple notice. Il suffit de dire que par une dure fatalité, et par un concours de circonstances qu'on ne pouvait prévoir, ils furent arrêtés à la suite

de leur coup de main; que La Fayette fut rattrapé dans un village de Moravie, et réintégré dans son cachot, où il fut traité avec toute la sévérité dont on ne s'était momentanément relâché que pour prolonger ses jours. Aussi cette déplorable victime d'un despotisme inouï, fut elle pendant le rigoureux hiver de 1794 à 1795, sur le point de succomber. La perte de l'espoir qu'avait conçu La Fayette, par affreux traitements qu'il éprouvait, les suites de sa tentative, contribuèrent à lui occasionner une maladie aigue. Il serait difficile de peindre les misères qu'il endurait, ni les privations qu'il avait à supporter. A peine un pain grossier lui était-il accordé; et ses vêtements tombés de vétusté, détruits par l'humidité constante des murailles, ne suffisaient plus pour garantir des rigueurs de la saison ses membres perclus de douleurs. L'énergie d'un esprit supérieur luttait encore contre la nature; mais la barbarie qu'on eût de lui annoncer la nouvelle mensongère du supplice de ses libérateurs, et de la prochaine exécution publique à laquelle il allait bientôt être livré lui-même, décidèrent la crise; tel fut l'excès des maux qui le mirent aux portes du tombeau!

Dans une circonstance si critique, l'ignorance absolue où il était sur le sort de sa famille aggravait encore ses tourmens; et pourtant Madame de La Fayette était près de lui! Echappée aux dangers de la terreur, dès au sortir de prison, elle avait envoyé son fils au Général Washington; et munie de passeports américains, éludant les difficultés dont était alors hérissée la sortie de France, elle partit pour Altona, accompagnée de ses deux jeunes filles déguisées. S'étant rendues de suite à Vienne, elles avaient obtenu audience de l'Empereur François, qui leur avait refusé la liberté d'un époux et d'un père, mais qui leur avait permis d'en partager la captivité. Arrivées à Olmütz, près d'entrer dans la forteresse, on leur ravit tout ce qui aurait pu adoucir les rigueurs de la prison, et en même temps on leur signifia qu'aussitôt qu'elles en auraient passé le seuil, elle se fermerait sur elles sans retour. Elles le franchirent sans balancer, et la porte se ferma.

La santé de Madame de La Fayette ne résista pas aux souffrances d'une prison rigoureuse, et malgré sa tendre sollicitude à soulager les ennuis de son époux, malgré sa courageuse résignation, on la vit avec effroi s'incliner vers la tombe. Dans un état presque désespéré, elle écrivit à Vienne afin d'y pouvoir chercher les secours de la médecine; et ce fut au bout de deux mois, qu'on lui répondit qu'elle pouvait laisser son mari, mais qu'une fois sortie du fort, elle n'y rentrerait jamais! La tendresse et la générosité de son cœur dictèrent sa résolution; elle ne balança pas, dans une si cruelle alternative, à signer le consentement formel de partager pour toujours, et dans tous ses détails, la captivité de son époux.

Un semblable dévouement égalait celle qui en fut capable, et celui qui en fut l'objet. Et si l'antiquité s'est vantée d'Eponine, notre âge s'enorgueillira dans l'histoire moderne, de consacrer la mémoire de l'épouse de La Fayette. Les vertus déployées à Olmütz par un illustre couple, et par de tendres et admirables filles, y formeront un contraste si marquant avec les crimes que multipliaient alors les fureurs des partis, que le récit en sera, pour l'âme fatiguée de funestes souvenirs, ce qu'est le frais et riant Oasis, pour le voyageur échappé des sables dévorants du désert!

A Suivre

La Suisse a la plus grande proportion de sourds-muets. Il y a 245 sourds-muets par chaque 100,000 de population, alors que la moyenne de l'Europe est de 79 par 100,000 et celle d'Amérique de 68.

Alliance Franco-Louisianaise EXERCICES DE FIN D'ANNÉE

Lundi, le 2 mai, dans la salle de l'Union Française, l'Alliance Franco-Louisianaise terminait la treizième année de son existence. Le programme que publia l'Abéille la semaine dernière fut exécuté en tous points. Les chants et récitation des élèves furent beaucoup goûtés. Les discours de MM. Barret, Vergnolle, Murphy furent vivement applaudis. L'appel de M. Durel à la générosité des Français et des Louisianais produisit quelques résultats.

Vingt certificats furent distribués aux élèves qui ayant fini les cours d'instruction primaire se préparent à être reçus aux écoles supérieures. M. Vergnolle a remis ces certificats aux jeunes demoiselles et messieurs dont les noms suivent: Emily O'Connor, Anna Ericson, Erene Daubert, Dorothy Klein, Georgette Shermann, Belle Watson, Fulbert Sabathier, Clémentine Mailhes, Gladys Wolkart, Marion Dazet, Ione Boze, Eulalie LeBlanc, Emma Ménard, Irène Hawkis, Bernadine Lopez, Renée Beaucoudray, May LeBœuf, Plauché Villeré et George Voitier.

De beaux livres offerts par le Gouvernement Français et par l'Athénée Louisianais furent présentés aux meilleurs élèves dans les 20 écoles où l'Alliance maintient des cours. En voici le palmarès:

- Ecole McDonogh No. 1—Dorothy Klein, Alice O'Connor, Olga Vassal, Emily O'Connor.
Ecole Lee—Kathleen Lay, Louise Bordes, Waldemar Talen.
Ecole Lusher—Martha Andrews, Annette Nacharry, Billie Woods, Adrien Maught.
Ecole Allen—Alice Hardesty, Marshall Hurt, Gladys Feltus, Virginia Lazarus.
Beauregard—Ines Barcelo, Corabell Lallyday, Louis Marrero.
LaSalle—Isabelle Hirn, Margaret Monroe, Virginia Morrow.
Maybin—Béatrice Davis, Sherwood Clayton, Francis Phillipot.
Magnolia—Emily Gerde, Inez Victor, Sadie Hulin.
Davy—May Dutrey, Marie Dorn, Hilda Dawson.
Kruttschnitt—Audrey Stone, Helen They, Belle Watson, Mildred Schonekas.
McDonogh 11—Elmer Arndt, Lois Duthu, Hilda Arndt, Ethel Ramelle.
Wm. O. Rogers—Fulbert Sabathier, Clémentine Mailhes, Albert Raynaud, Y. du Quesnay; (2e classe) May Arnold, Gertrude Redmond, Anna Luscay.
McDonogh 28—Ione Boze, Lewis Davy, Joséphine Ménard, Earl Fontan.
McDonogh 9—Gladys Saunders, George Moréno, Beulah LeBlanc, Warren Posey; (2e classe) Nellie Releax, Louise Bombace, Noémi Soniat.
Parham—Ulma Guidray, Marguerite Bayhi, Noémie Roux, Allen Gelpi.
McDonogh 15—Aline LeBlanc, Adrienne de Lesseps, Lucille Rutledge, Bernadine Lopez; (2e classe)—Mary Popolaro, M. Du Rapau, L. Nasa, B. Seltzer.
Washington—Hazel Gracia, Murrell Buisson, Cecilia Pekovar.
McDonogh 14—May LeBœuf, Tom Orel Woods, John Weed.
McDonogh 16—Plauché Villeré, Mimi Pipito, Edmond Loustauman; (2e classe)—Katie Gagliano, Irma Braig, Joseph Baiamonte.
McDonogh 7—Margaret Ruckert, Myrtle Gastrell, Alton LeBlanc, Alga Parloungne.

LUCID.

L'INDE COMPTE 319 MILLIONS D'AMES

Delhi, Inde.—Les rapports relatifs au recensement du 16 mars ont été rendus publics. Ils indiquent que l'Inde britannique et les Etats indigènes comptent un peu plus de 319 millions d'habitants. En 1911, l'Inde britannique et les Etats indigènes comptaient 315,000,000 habitants.